

charmant Rédacteur ; êtes-vous blond, aimable Editeur ; êtes-vous châtain, ravissant propriétaire ; seriez vous des trois couleurs à la fois et par-dessus le marché rouges ou bleus, je vous aime, oui, c'est étonnant, mais je vous aime sans vous connaître. Vous direz bien :

“ L'amour qu'est qu'est qu'ça ? ”

C'est un sentiment que nous ne comprenons pas, nous autres femmes, mais que nous sommes obligées de croire, parce qu'enfin ça se sent. Oui, je le répète, j'ai de l'attrait pour vous et pour vous tous ; vous êtes peut-être beaux comme des gazelles d'Orient, peut-être laids comme des chenilles à brossés ; mais vous avez un langage simple comme l'allouette des guérêts, et des goûts rustiques comme nos gars de village, et ça me va. Cependant il faut que je vous le dise :

Vous n'écrivez que pour écrire.

C'est pour vous un amusement ;

Moi qui vous aime tendrement,

Je n'écris que pour vous le dire.

J'ai fait une et plusieurs fois une remarque.

Pourquoi nous qui, en dernier argument, ne sommes pas plus sottes que les Françaises, les Russes, les Anglaises, les... enfin que toutes les autres, pourquoi, dis-je, ne venons-nous pas continuer dans les colonnes d'un journal ou d'une revue la mission que nous remplissons dans le monde. C'est malheureux, il faut que je le dise, puisque vous ne le dites pas. Oui, c'est malheureux, et vous l'admettez tous les jours. En effet, on croit, on dit, on avoue, on confesse qu'il n'y a que dans la fréquentation d'une femme bien élevée que l'homme se forme, qu'il acquiert de bonnes manières, un goût exquis, une délicate conversation, et c'est vrai, moi, je dis plus, c'est que la femme naît polie et l'homme le devient. Mais il le devient au contact de la femme bien née, pourvu, comme le disait un prédicateur célèbre, qu'il ne s'approche pas trop du serpent qu'elle porte autour du cou. Ne pensez-vous pas que vos gens de la ville y gagneraient à fréquenter les salons, à visiter les familles. Et nous pouvons en dire autant de nos jeunes garçons de village. Ils sont devenus des ours qu'on ne peut approcher sans danger. Il se renfrognent comme des matous qu'on a élevés sur les ravalements. Quoi, vous riez ? Mais on dirait que nos jeunes gens d'aujourd'hui ont poussé dans un champ de tabac et qu'il grandissent le *chapeau* sur la tête. C'est d'ailleurs le seul encens qu'il sachent répandre, et c'est en définitive un encens bien digne des buvettes qu'il fréquentent. Où donc sont les bonnes vieilles mœurs de nos anciens Canadiens. Où s'est enfuie notre antique politesse gauloise que la cession n'a pas eu de droit l'effet de nous enlever ? Enfuie, Mesdames, envolée, Messieurs ! Il ne reste plus que quelques exceptions que nous sommes fières de signaler pour servir de protêt et de modèles aux autres. La grande majorité vous a des petits airs de frondeurs qu'ils prennent pour de la distinction, s'il vous plaît. Ils vous ont maintenant une affectation d'étrangers qu'ils affichent en vous faisant un petit salut de travers. As-tu ce petit air là, toi, dis ; d'où est donc ce jeune *éco riné* qui passe là-bas en *rugis*

sani ? Il affecte pour cela des airs anglais ou américains ; mais qu'on le sache, ces manières inconnues ne nous viennent ni des Français bien nés, ni des Anglais bien élevés, ni des Américains bien éduqués. Car, disons-le, l'amabilité, la politesse, la galanterie, voire même l'esprit, sont de tous les peuples et de tous les pays.

Et certes, faudrait-il prétendre que notre glacial climat rend flegmes l'épine dorsale, le caractère et l'esprit ; mais au moins, dégelez au printemps, égayez vous au mois de mai, laissez tomber les bourgeons de tabacs secs de votre bouche et répandez-vous, au moins autant que la nature inanimée, en odeur suave, en parfums délicieux, en gaieté aimable, en esprit jovial, en délicate politesse, etc., etc. Les petits oiseaux chantent leurs amours, les jeunes agneaux bondissent sur l'herbette, et vous, et vous, vous ne répondez seulement pas à nos risettes ; vous ne prenez pas pitié de notre isolement, vous méprisez nos sentiments naïfs. Attendez un peu, je me suis promis sinon de vous corriger, au moins de vous dire que vous avez tort d'être incorrigibles. C'est donc entendu, l'élégance, la politesse, la sensibilité surtout est de tous les peuples, de tous les climats, de tous les cœurs ; il n'y a qu'à l'ombre d'une mauvaise éducation qu'elle ne se trouve pas, qu'elle ne croit pas, qu'elle dépeut, qu'elle se fane, qu'elle s'étiole et qu'on la voit ensevelir sous des feuilles épanouies l'amabilité, les charmes de l'existence et de la vie. Et je soutiens que les bonnes manières ne s'apprennent, ne se pratiquent, ne se perfectionnent qu'au contact honnête des femmes bien nées. Pourquoi, parceque ayant naturellement le sentiment du beau et du délicat, son langage expansif vous transmettra facilement les sentiments dont abonde son esprit communicatif.

Si vous gagnez à la conversation d'une femme, pourquoi n'y gagneriez vous pas à la causerie écrite ? C'est logique. Eh bien ! écoutez moi lecteurs, entendez moi lectrices, vous profiterez de mes observations, de mes petites études, de mon expérience, de ma philosophie. Il n'y aura dans mes écrits que du babil, et au milieu de mon ménage, en balayant ma place, en faisant ma cuisine, comme en faisant une visite, je penserai à vous et je vous en dirai un mot, ici, dans les champs fertiles de la *Semaine Agricole*, loin des intrigues politiques, à l'abri des tracasseries du commerce, éloignée du bruit des villes, au sein de la campagne, entourée de brbis douces et dociles, sous un ciel dégagé des miasmes de l'inquiétude, dans une atmosphère embaumée du parfum des roses de la tranquillité et du bonheur. Venez à moi, vous tous qui aimez la paix, vous qui avez le cœur malade, vous dont l'âme vibrante avez besoin d'affection, je ferai résonner sur les cordes sonores de votre âme aimante des sons harmonieux qui vous imprègneront des doux ravissements des anges. Mais avant, j'ai une recommandation à vous faire, si vous voulez comprendre, goûter et profiter, brisez en miettes vos idées d'aujourd'hui, arrachez de vos épaules ce luxe qui vous accable, étouffez l'ambition qui vous torture, et venez avec moi au foyer de cette

chaumière rustique, dont le seuil n'a jamais été franchi que par le bonheur.

Comme il fait froid, venez au coin du feu, vous, petits enfants qui commencez à chanceler sur le chemin de la vie, en caressant vos blonds cheveux, j'imprimerai dans vos jeunes cœurs les connaissances utiles qui conviennent à vos jeunes années ; asseyez-vous là jeune fillette, dont la tige flexible semble ployer au souffle des inspirations étrangères, je découvrirai à votre curiosité naturelle des petits secrets, qui vous soutiendront au milieu des sentiers tortueux de votre mission, et je ne vous défendrai pas d'aimer ; tenez-vous devant moi, jeune homme pétillant qui avez heurté le pied contre un cailloux qui vous semblait couvert de fleurs, je vous parlerai sans vous flatter, j'ai un petit martinet pour vous taper les doigts ; mais peut-être ne le méritez-vous pas, car je ne punirai pas les fautes passées ; je vous dirai tout bas comment on fait un bon mari. Et vous, jeunes mères, type incarné de l'amour et du dévouement ; vous qui passez vos plus belles heures près d'un lambeau de votre existence, vous dont la carrière est destinée à conduire le genre humain du berceau au tombeau, en lui apprenant à prier, à aimer, à vivre et à mourir, je vous entretiendrai de vos devoirs sacrés ; pour vous je prendrai un langage plus sérieux, je vous ferai comprendre s'il est possible la grandeur de votre mission. Vous tous, mes adeptes chéris, je vous ferai entendre les divines harmonies de la nature, vous prendrez des leçons des plantes, des oiseaux, des abeilles, des fourmis, nous irons partout, au champ dans les salons, dans la cuisine même, et partout nous aurons une leçon à puiser, une économie à observer, un bonheur à trouver, Ne soyez pas surpris du peu d'ordre dans mes entretiens ; nous quitterons quelquefois les jardins pour aller à la basse cour ; rien n'est petit, rien est à dédaigner pour..... Mais pardon. Il est huit heures, c'est l'heure du déjeuner chez moi. Je me mets coquette pour paraître devant mon mari qui va entrer, il serait bien surpris de me voir négligée.

— Ah ! bonjour, Charles, tu as froid n'est-ce pas, viens te chauffer, tiens, j'ai fait pour toi un bon gros feu.

— Bonjour, petite femme, non, je n'ai pas froid je t'assure que quand je fais mon *train*, il y a de quoi me réchauffer ; il est donc tard ?

— Huit heures, mon ami.

— Je pensais te surprendre en négligé. J'ai beau arriver à bonne heure, je ne puis te prendre avant que tu sois bien peignée, toujours proprette. Tu te pares toujours comme au premier jour de nos noces.

— Ah ! c'est mon petit secret. Tu m'aimes bien, n'est ce pas, comme au premier jour de nos noces ?

— Oui, chère, oui, mais donne-moi donc un baiser..... et je vais t'apprendre une nouvelle.

— Mon baiser va peut-être paraître intéressé. N'importe. Tiens.

— Bon, merci, ma chérie. Tu as bien dormi cette nuit ?

— Mais oui, très bien.

— Tu n'as pas rêvé ?

— Rêver ! attends,..... oui j'ai fait un rêve.